

Du corps comme opérateur discursif ou les apories d'une sociologie du corps

Jean Michel BERTHELOT

Volume 24, numéro 1, printemps 1992

Entre le corps et le soi: une sociologie de la « subjectivation »

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/001061ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/001061ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)

1492-1375 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

BERTHELOT, J. M. (1992). Du corps comme opérateur discursif ou les apories d'une sociologie du corps. *Sociologie et sociétés*, 24(1), 11–18.
<https://doi.org/10.7202/001061ar>

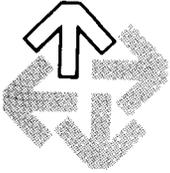
Résumé de l'article

Cet article s'interroge sur la place tenue par le terme « corps » dans le discours sociologique et, simultanément, sur les raisons de la difficile émergence d'une sociologie du corps. Il pense mettre en évidence celles-ci en révélant le régime discursif spécifique au sein duquel est inséré le terme « corps ». Désignant non pas d'abord un objet de connaissance, celui-ci y apparaît comme l'instrument d'une véritable « mise en corps » du je définissant et autorisant un véritable espace de crédibilité pour les théories concernées. Les exemples tirés de l'œuvre de Goffman et de Pierre Bourdieu semblent étayer cette thèse.

Du corps comme opérateur discursif

ou

Les apories d'une sociologie du corps



JEAN MICHEL BERTHELOT

I

Comme point de départ, deux questions : Pourquoi le programme de sociologie du corps esquissé par Marcel Mauss apparaît-il comme une sorte de fantôme récurrent ? De quelle nature est, en sciences sociales, l'enjeu de connaissance associé au lexème « corps » ?

Qu'il s'agisse de l'énoncé recteur des textes ici rassemblés — *Entre le corps et soi* — ou d'autres du même type — *Le corps en jeu*¹, *Quel corps?*², *The Body, Social Process and Cultural Theory*³... —, « le corps » désigne apparemment un référent, sans doute complexe, mais dépourvu d'ambiguïté. Ce corps est mon corps ou celui d'autrui. J'en ai une aperception à la fois interne et externe qui, quelle que soit son opacité quant à la connaissance des phénomènes qu'elle saisit, est absolument certaine quant à leur identification ; aucun savoir anatomique, topologique ou juridique n'est nécessaire pour fonder l'absolue certitude de cette évidence : cette main est ma main. Toute référence au corps, tout usage dénotatif de son lexème ou de ceux qui lui sont associés référentiellement et en désignent des parties ou des phénomènes (la main, la faim, le regard...) sont ainsi empreints de cette même évidence.

Or celle-ci a dû se conquérir, philosophiquement, contre un triple déni qui, de Platon à Kant, parcourt toute la philosophie occidentale. Le corps y est une forme dégradée d'être (déni ontologique) dont la connaissance est seconde et médiate (déni gnoséologique) et qui ne peut en rien constituer ni la fin ni la norme de l'action morale (déni éthique). Il fallait donc la critique de la métaphysique classique, de son idéalisme et de son scientisme latent pour que l'évidence immédiate de l'aperception du corps soit réinstaurée dans son irréductible légitimité et ouvre la voie à de nouvelles pensées. Mais dans le discours savant, le terme « corps » ne pouvait sortir indemne de ces mouvements de fond qui ont accompagné la généalogie de son acception philosophique : il renvoie alors simultanément à l'entité immédiatement présente et aux valorisations et engagements contradictoires dont il fut et reste le lieu. Parler du corps n'est

1. Titre d'un numéro spécial de la revue *Sociétés*, Paris, 1987, n° 15.

2. Nom d'une célèbre revue française d'analyse critique du sport et des pratiques corporelles, fondée et animée par Jean-Marie BROHM.

3. Titre d'un recueil récent de textes consacrés à la sociologie du sport, Mike FEATHERSTONE, Mike HEPWORTH et Bryan S. TURNER (éd.), Londres, Sage Publications, 1990, 408 pages.

pas seulement parler du corps. C'est, sous les auspices d'une évidence référentielle partagée, parler simultanément d'autre chose, de soi, de l'authentique, du concret, de la vie... c'est souvent non seulement parler, mais *plaider*.

De là peut-être un fil reliant nos deux questions et définissant une problématique. L'intuition fondamentale de Marcel Mauss s'exprimait dans une conception implicitement positiviste de l'objet : il existe des phénomènes que nous reconnaissons sans savoir leur assigner de place.

Je savais bien que la marche, la nage, par exemple, toutes sortes de choses de ce type sont spécifiques à des sociétés déterminées [...]. Mais quels phénomènes sociaux étaient-ce ? C'étaient des phénomènes sociaux « divers », et comme cette rubrique est une horreur, j'ai souvent pensé à ce « divers », au moins chaque fois que j'ai été obligé d'en parler, et souvent entre-temps⁴.

Échapper à la catégorie « divers » impliquait de trouver le concept unificateur de ces phénomènes. La notion de « techniques du corps » remplissait cet office. Mais, simultanément, elle postulait, non pas tant un réductionnisme, comme cela a été parfois dit, qu'une croyance en l'objectivation non problématique du corps. Or, et ce sera notre thèse, les modalités ultérieures de (non-)construction d'une sociologie du corps mettent en évidence un régime discursif du terme « corps », dont ce dernier n'a pas l'apanage, mais qu'il manifeste d'autant mieux qu'il est doublement lesté de cette évidente immédiateté et de cette complexe généalogie évoquées plus haut.

Nous ne baliserons pas l'ensemble du champ pour justifier cette thèse. Nous avons déjà procédé à un tel recensement il y a quelques années⁵. Nous retiendrons seulement, davantage à titre d'exemple que de preuve, quelques textes centraux, illustrant exemplairement ce que nous appelons régime discursif.

II

L'attention de la sociologie aux phénomènes corporels suit de façon tardive un intérêt pratique pour le corps que la révolution industrielle, la construction de la modernité et les ouvertures nouvelles de la postmodernité ont successivement façonné.

S'il n'est pas de notre propos de reconstituer cette histoire, certains points décisifs méritent cependant d'être rappelés. Le corps, dans la pensée sociale du XIX^e siècle, est une entité extérieure au moi et à la société susceptible de n'établir avec son environnement que des relations mécaniques. De l'ordre du biologique, il est essentiellement un lieu non d'inscription — par quoi il accéderait au symbolique — mais de façonnement : le corps du prolétaire, mutilé par le travail et abêti par la boisson, suscite chez les hygiénistes un intérêt qui n'est pas sans s'associer à d'étonnantes réflexions sur les risques d'instauration d'une véritable différence zoologique au sein de l'espèce humaine⁶. Le développement, parallèle à l'hygiénisme, de l'éducation physique moderne ne modifie pas fondamentalement cette problématique. Le corps « redressé⁷ » reste un corps extérieur, une machine que la discipline et l'exercice peuvent renforcer de l'intérieur, mais selon une logique d'extériorité : l'esprit habite un corps qu'il façonne. La sociologie naissante ne contredit pas ce point de vue. Durkheim aussi bien que Weber abandonnent le corps à un ordre qui n'est pas celui de la société, et Mauss n'opère pas, à ce niveau, de véritable rupture. En parlant de « techniques du corps », il signifie l'inscription possible de certains usages corporels dans les « manières de faire » dont la sociologie, depuis Durkheim, fait son objet. Simultanément, il maintient une sorte de dissociation physicaliste entre un substrat organique et les diverses pratiques dont il peut être l'objet.

4. Marcel MAUSS (1936), « Les techniques du corps », *Sociologie et Anthropologie*. Paris, PUF, 1950, pp. 365-372.

5. « Les sociologies et le corps » *Current Sociology*, vol. 33, n° 2, été 1985, 209 pages.

6. Cf. par exemple Alfredo NICEFORO (1905), *Les Classes pauvres*, trad., Paris, Gérard et Bière, ou Charles MALATO (1907), *Les Classes sociales au point de vue zoologique*, Paris, Gérard et Bière.

7. Pour rappeler la belle étude pionnière de Georges VIGARELLO, (1978), *Le Corps redressé*, Paris, Jean-Pierre Delarge, 394 pages.

L'inversion est par contre totale avec le corporéisme qui se développe un siècle plus tard. D'un statut d'extériorité machinique, le corps passe à celui d'une intériorité signifiante, au point que sa réalité organique semble s'abolir dans les jeux de miroir du simulacre : conjugué avec un « je » qui s'éprouve comme langage, le corps acquiert ce statut de « plus bel objet de consommation » dont parle Baudrillard dès 1970. Si la sociologie trouve là un nouvel objet d'intérêt, celui-ci se révèle vite rétif à une objectivation systématique. De quelque côté qu'on le prenne, ce corps, socialement et culturellement central, s'échappe. Veut-on interroger sa nouvelle place ? Les valeurs nouvelles qui s'investissent en lui orientent la recherche vers les thématiques de l'individualisme, du narcissisme, du dionysiaque, de la postmodernité. Veut-on recenser et interpréter les pratiques foisonnantes dont il devient le lieu ? On se voit alors projeter d'un champ d'analyse à un autre — sociologies du sport, de la santé, de la vie quotidienne, des loisirs, de la mode, de la publicité... — en autant de problématiques distinctes qui se démultiplient à l'envi. Si au corps-machine se substitue en dominance le corps-signe, la sociologie enregistre l'aporie d'une situation où le surinvestissement emblématique du corps dans les discours pratiques semble n'avoir d'égal que son irrépressible fugacité au sein des discours de connaissance. Or, dépossédé de son ancienne extériorité, rétif à toute objectivation systématique, le corps est, simultanément et contradictoirement, étonnamment présent dans le discours sociologique. Quel y est alors son statut ?

III

L'investissement pratique dont le corps est l'objet dans la culture contemporaine ne suffit pas à résoudre le problème de sa constitution comme objet de connaissance. Cela suffit d'autant moins que dans l'ordre de la connaissance, le corps connaît une histoire singulière. Rejeté par la philosophie classique, restauré par Feuerbach, magnifié par Nietzsche, il pénètre dans les sciences sociales sous les auspices du sujet. Bien avant l'inversion corporéiste évoquée ci-dessus, la psychanalyse, la psychologie de la forme et la phénoménologie brisent une représentation du corps inscrite au plus profond du dualisme occidental. Le corps machinique n'y est plus le corps réel, mais un corps abstrait, arraché à l'individuation qui lui donne vie, un corps cadavre. Lieu d'enracinement pulsionnel et d'expression symptomatique d'une histoire dont l'universalité (l'Œdipe) se conjugue toujours au singulier, schéma et représentation si irréductibles à l'entité physique qu'ils en conservent l'intégralité après ses possibles mutilations (le membre amputé), le corps de la psychanalyse comme le corps propre de la phénoménologie s'instituent du côté du sujet.

Or c'est bien par ce dernier et avant même que ne soit relancée l'idée d'une sociologie dont il serait l'objet, que le corps s'inscrit fortement dans le discours sociologique. Mais l'un comme l'autre s'avancent cachés. L'interactionnisme symbolique américain (Goffman) et le structuralisme français (Foucault, Bourdieu) les insèrent dans un régime discursif qui, présent en filigrane dès les origines de la sociologie, trouvera là sa forme et, en un apparent paradoxe, perturbera profondément la constitution d'une sociologie du corps.

Le programme de l'interactionnisme symbolique introduit le sujet comme acteur concret de situations qu'il reçoit et construit tout à la fois dans l'échange immédiat de significations qui s'instaure entre lui et les autres participants. Soit le texte suivant, tiré d'une des études les plus dépouillées de Goffman, consacrée aux « codes de circulation » et intitulée les individus comme « unités véhiculaires » :

Par le terme « extériorisation » je désigne le processus par lequel un individu emploie explicitement des mouvements de tout son corps pour rendre accessibles des faits relatifs à sa situation et inaccessibles autrement. Ainsi, à pied ou en voiture l'individu se conduit, ou plutôt conduit sa coque mobile — de telle sorte que la direction, la vitesse et la résolution du trajet qu'il se propose soient lisibles. En termes éthologiques, il fournit une « parade d'intention ». Par cette préfiguration gestuelle de ce qu'il s'engage à faire, l'individu se transforme en quelque chose que les autres peuvent déchiffrer et prédire ; par l'emploi de ce procédé à des points stratégiques appropriés — ceux où le trajet qu'il indique est perçu comme une promesse, comme un avertissement, comme une menace,

mais non comme un défi — il devient quelque chose à quoi les autres peuvent s'adapter sans atteinte d'amour-propre⁸.

Si l'objet de l'étude est le système de règles implicites permettant le maintien d'un ordre au sein d'un flux de circulation, l'échelle d'étude que privilégie le programme pose nécessairement comme unité élémentaire un individu doté du minimum d'autonomie pour savoir où il va et résoudre les multiples microproblèmes que pose son déplacement. Le corps n'est pas là « la coque mobile », car celle-ci est l'espace solidaire du sujet dans son déplacement — vélo, voiture, semi-remorque... — mais le support sémique où se donnent à lire les messages indispensables. La situation pose en sujets les individus en les confrontant à la nécessaire solution de problèmes non pas physiques mais symboliques (« promesse », « avertissement », « menace », « défi ») et instituent leurs corps en instruments de communication.

Il peut sembler aberrant de parler du sujet dans le cas du structuralisme. C'est oublier que si celui-ci s'enracine dans un rejet du sujet transcendantal de la philosophie classique ou de la phénoménologie, il pose simultanément la nécessité d'un mode de présence factuel de structures fondamentalement abstraites. Face à la critique nominaliste — avez-vous déjà rencontré une classe sociale ? — la réponse ne peut être qu'indirecte et théorique :

Culture devenue nature, c'est-à-dire incorporée, classe faite corps, le goût contribue à faire le corps de la classe : principe de classement incorporé qui commande toutes les formes d'incorporation, il choisit et modifie tout ce que le corps ingère, digère, assimile physiologiquement et psychologiquement. Il s'ensuit que le corps est l'objectivation la plus irrécusable du goût de classe qu'il manifeste de plusieurs façons⁹.

Un double mouvement d'intériorisation et d'objectivation lie le corps aux structures et, à travers eux, au sujet. L'efficace des structures s'opère et se donne à voir dans des dispositifs *corporels* autorisant en dernière analyse, par les concepts d'inculcation et d'incorporation, la production d'une véritable théorie structuraliste du sujet. Celle-ci trouve son cœur dans la construction du concept d'habitus par Bourdieu — dont le goût dans l'extrait cité n'est qu'une dimension particulière. L'incorporation définit ici le statut médiat du corps, à la fois produit et producteur, générique et singulier, socialement façonné et individuellement exprimé.

Par-delà leurs différences programmatiques, l'interactionnisme symbolique et le structuralisme génétique instaurent donc le corps en expression de, ou en objectivation de, bref en langage et l'inscrivent dans un registre discursif dont on peut montrer qu'il institue un curieux rapport en chiasme¹⁰ entre sémantique et pragmatique.

Soit, construit pour le plaisir de la démonstration, l'exemple suivant : un camionneur, livreur de barils de bière, vêtu d'un débardeur noir et d'une salopette bleue, l'avant-bras droit orné d'un tatouage martial, s'arrête au milieu d'une rue pour faire sa livraison, méprisant la file de voitures qu'il bloque et lui adressant de son bras libre — l'autre tient un fût en équilibre sur son épaule — une fin de non-recevoir superbe autant que dépourvue de toute ambiguïté.

Le programme structuraliste usera d'une sémantique : l'habit, le tatouage, l'entrave à la circulation, le bras d'honneur seront autant de signifiants d'un habitus professionnel incorporé exprimant une position sociale déterminée. Le programme interactionniste — et nous serions tentés de voir là sa parenté avec l'ethnométhodologie — aura recours à une pragmatique : dans la situation décrite, l'attitude du camionneur rappelle le droit du travailleur, et la provocation du bras d'honneur est neutralisée par le fardeau de l'autre épaule et par la tolérance tacite qui, dans les villes modernes, accompagne les livraisons, pourvu qu'elles ne perturbent pas trop longtemps la circulation. Conscient de l'impunité momentanée que lui accorde le code urbain des bons usages, notre camionneur inscrit dans la même gestuelle corporelle le message de

8. Erving GOFFMAN (1973), *La Mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Éd. de Minuit, 372 pages, p. 26.

9. Pierre BOURDIEU (1979), *La Distinction*, Éd. de Minuit, 670 pages, p. 210.

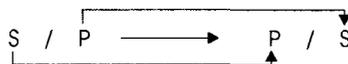
10. Le chiasme est une figure classique de rhétorique construite sur le modèle A B B A : « Il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger. »

l'effort et celui du mépris... Subtilités d'une énonciation que seule son indexicalité permet de déchiffrer.

Mais, par réflexivité, chacune de ces dimensions peut évoluer. La sémantique, dans le programme structuraliste, débouche vite sur une sémiotique : Roland Barthes, Jean Baudrillard ont en France illustré cette position où le corps devient le lieu d'une combinatoire sans fin : non rasé s'oppose à rasé, comme négligé à soigné ; mais soigné est sur le même axe paradigmatique qu'apprêté, non rasé peut signifier alors non apprêté, décontracté ; mais ce non rasé peut devenir lui-même un signe de reconnaissance, une attitude sociale, un apprêt : certains entretiennent subtilement une éternelle barbe de trois jours en recourant, oh ! le subterfuge honteux, à une tondeuse pour se raser... et alors le rasage devient synonyme d'authenticité, de simplicité... Mais cette sémiotique elle-même, sous peine de s'épuiser dans l'infini de ses « contrapositions » et de s'anéantir dans un simulacre généralisé, est contrainte de réinstaurer un sujet de ces jeux : avec la thématique de la postmodernité, ressurgit l'individu usant, selon la situation, des signes lui convenant, multipliant les appartenances et brouillant les pistes, substituant en dernière analyse à la logique combinatoire d'une sémiotique l'invention d'une pragmatique¹¹.

À l'inverse, la dimension pragmatique que mobilise le programme interactionniste peut à son tour déboucher sur une sémantique : dans les « idiomes rituels » qui se mettent en place pour réguler les interactions quotidiennes entre les acteurs, certains termes peuvent échapper à leur indexicalité et retrouver la grande inspiration du mythe. Ceci est d'autant plus vrai que l'on se trouve, là aussi, dans un contexte réflexif : non pas directement dans l'une des situations évoquées ci-dessus, mais indirectement dans leurs transcriptions cinématographique, télévisuelle, publicitaire. Surgissent alors, au sein de ces énonciations particulières, des récurrences sémantiques¹², dont l'univers de référence n'est plus la situation visée mais le vaste réservoir sémique de la pensée symbolique où le corps est lieu d'investissements et de valorisations archétypiques. Le masculin et le féminin, le geste et le repos, le vertical et l'horizontal, l'élan et la supplique... autant de dimensions qu'ont illustrées la peinture et la statuaire et dont la forme idéaltypique a nourri notre imaginaire, avant que, ne s'en emparant, le cinéma en ait multiplié les formes en un syncrétisme nouveau, où la démarche du samouraï rejoint la chevauchée du vacher de l'ouest.

Ce qui dans un premier temps se présentait comme sémantique (S) se transforme en pragmatique (P) et inversement, selon le chiasme annoncé :



Quel est donc le statut du corps dans un tel fonctionnement discursif ?

IV

Le corps, à l'évidence, n'est pas là un objet mais un moyen de connaissance. Ni le programme interactionniste, ni le programme structuraliste ne débouchent sur une sociologie du corps. Ils en court-circuitent au contraire l'intérêt en insérant le corps dans un registre discursif qu'il importe d'autant plus de préciser qu'il nous semble être la matrice de la plupart des tentatives ultérieures de prise en compte du corps ou des pratiques corporelles au sein du discours sociologique.

Ce fonctionnement discursif est le suivant : une description, semblable à celle avec laquelle nous nous sommes amusés plus haut, va être le révélateur d'un ordre ou d'un fonctionnement cachés : code rituel d'interaction entre acteurs, mode de positionnement dans une hiérarchie sociale, forme de socialité émergente, logique d'action déterminée... L'essentiel

11. On peut faire notamment cette lecture d'études de Michel MAFFESOLI (1988), telle *Le Temps des tribus*, Paris, Méridiens Klincksieck, 226 pages.

12. Anne SAUVAGEOT (1987) se livre à une analyse de ce type, bien que non centrée particulièrement sur le corps, dans son livre *Figures de la publicité, figures du monde*, Paris, PUF, 200 pages.

n'est pas « le corps » mais ce qui, à travers lui, peut se lire. Si nous continuons à filer la métaphore linguistique à laquelle ce fonctionnement discursif invite, l'essentiel n'est pas ici la nature propre du corps comme langue, mais la signification (sémantique) et l'efficace (pragmatique) des énoncés qui, par lui, se disent. Aussi, ce que les programmes précédents et, à leur suite, les tentatives d'inscription du corps dans le discours sociologique mobilise de son être propre se ramène en fait le plus souvent à deux abstractions :

- l'une ontique : l'homme est un existant corporel ;
- l'autre sémique : le corps est un inépuisable et multidimensionnel réservoir de signes.

La première s'inscrit dans la facticité et rappelle que la sociologie est une science anthropo-sociale qui n'hésite pas au besoin à mobiliser la réalité physiquement sensible d'individus sociaux donnés, en personne, en moyenne ou de façon idéaltypique, pour reprendre la typologie de Max Weber. La seconde ouvre sur un contexte explicatif d'arrière-fond en faisant toujours du donné corporel le signe d'autre chose que lui-même : d'un code, d'une symbolique, d'un habitus, du fonctionnement déterminé d'un champ donné.

Cette « évanescence facticité du corps » que nous avons déjà pointée par ailleurs¹³ est alors l'effet le plus visible de ce régime discursif, qui, par-delà les deux programmes étudiés, se retrouve à l'œuvre dans les diverses sociologies sectorielles qui, pensant prendre le corps pour objet, retrouvent à travers lui le fonctionnement d'un champ, la santé, la justice, la mode, le sport... et, au-delà, ces grandes structurations par lesquelles le social est pensé.

Si le corps, le lexème « corps » n'est pas là objet mais instrument de connaissance, quel est alors son rôle discursif ?

Celui-ci est double et rappelle, en symétrie inverse, celui accordé à l'argent par Marx dans *Le Capital* : en instrument de l'échange généralisé des marchandises, l'argent tend à être réifié dans le fétichisme ; opérateur généralisé de (dé)monstration du social, le corps tend à perdre toute substantialité propre dans l'infini enchâssement des signes.

Le lexème corps semble bien en effet remplir deux offices liés dans le discours sociologique : d'une part, mobilisant l'immédiate certitude dont son aperception est l'objet, il permet de donner corps à des explications dont le ressort est toujours abstrait : modèles d'action, idiomes rituels, structures latentes, habitus... et par là même de les inscrire dans un espace de crédibilité. Si, logiquement, description n'est pas démonstration, pragmatiquement l'évidence qu'elle est capable d'atteindre lorsqu'il s'agit de mises en jeu du corps appartenant à l'expérience partagée des membres — au sens ethnométhodologique du terme — la constitue comme un instrument implicite de validation.

Mais d'autre part, et plus profondément peut-être, le corps joue non seulement un rôle discursif de validation, mais également d'intégration et de médiation. Si nous revenons aux deux programmes de l'interactionnisme symbolique et du structuralisme génétique, il est clair que l'un et l'autre ont à régler le problème des rapports entre objectivisme et subjectivisme, structures et acteurs, fonctionnements et significations. Or dans les deux cas, le corps est le contrepoint et l'expression concrète de l'opérateur discursif assurant l'intégration de ces pôles contradictoires. Comment se constitue un ordre non imposé et cependant rigoureux dans la gestion des interactions quotidiennes entre individus ? interroge Goffman. Comment les comportements individuels de *n* sujets sociaux peuvent-ils être simultanément accordés aux régularités fondatrices de leur champ d'action ? se demande Bourdieu. Le concept d'idiome rituel d'un côté — c'est-à-dire de code à la fois partagé et, simultanément, constamment produit dans les interactions concrètes — celui d'habitus de l'autre, comme structure structurée structurante, répondent à ces questions. Mais l'opération logique ainsi réalisée s'abolit dans ce possible rôle de cheville pour accéder au statut d'intelligibilité produite lorsque, dans son évidente facticité, le corps est mobilisé.

13. « Le corps en jeu », *Sociétés*, Paris, n° 15, 1987, p. 7.

V

Nous nous demandions, il y a quelques années, dans l'euphorie d'un champ semblant s'ouvrir et dans le rappel du programme de Mauss : « une sociologie du corps a-t-elle un sens¹⁴ ? », et nous pressentions déjà que son statut ne pouvait être sectoriel. Cette sociologie nous semblait être une sociologie du contrepoint, interrogeant le social à travers l'une de ses productions les plus complexes, le corps et ses mises en jeu. Cette idée semble aujourd'hui assez partagée. Mais elle nous paraît, simultanément, bien délicate.

Il ne suffit pas, contrairement à ce que croyaient Durkheim et Mauss, qu'un phénomène soit rigoureusement épuré au moyen d'une définition préalable pour qu'il devienne objet de science. Cette objectivité n'est qu'une objectivation déterminée, la constitution en objet, dans et par un discours donné, d'un complexe phénoménal susceptible de diverses traductions discursives. Le constructivisme contemporain nous a habitués à ce genre de réflexion, qu'illustre l'évolution des discours de connaissance sur le corps : un objet de connaissance résulte de la détermination d'un donné d'expérience au sein d'une matrice discursive déterminée, et divers objets, tel le corps machinique de la philosophie classique ou le corps propre de la phénoménologie, se distinguent d'abord par cette inscription discursive spécifique¹⁵.

Il ne suffit pas non plus de repérer des intérêts pratiques pour être capable de s'en dégager. Un même donné phénoménal, référé par une famille de termes liés (corps, réalité physique, substrat corporel...), existe le plus souvent, simultanément et antérieurement, comme objet de discours pratiques, c'est-à-dire de discours dont l'intention n'est pas cognitive mais normative. Un discours de connaissance, générateur d'objets déterminés, peut ainsi se constituer dans une situation de sens marquée par l'insertion du référent visé dans un ou des discours pratiques donnés¹⁶. L'appel — classique en bonne méthodologie — à la rupture avec un tel contexte « prénotionnel » peut masquer l'ambivalence des relations épistémiques réelles. Il est certain que l'inscription du corps dans les pratiques de soin, traditionnelles ou médicales, a retardé son insertion explicite et directe dans le programme de la sociologie et qu'à l'inverse, le développement du corporéisme contemporain a été un puissant stimulant à son étude.

Mais, nous l'avons vu, les choses sont plus complexes encore. Non seulement l'intérêt pratique peut-il être contourné et court-circuité par un intérêt de connaissance spécifique, instituant par exemple l'attention sociologique pour le corps dans la filiation du mouvement d'inversion opéré dès le début du siècle par la psychanalyse, la psychologie de la forme et la phénoménologie, mais en outre une forme souvent méconnue de rapport peut s'instaurer entre un référent visé et un discours prétendant le construire en objet. À la relation de construction de l'objet présente dans les situations antérieures se substitue une relation de construction d'un discours¹⁷.

Plus précisément, le référent — en l'occurrence ici le corps — ne fonctionne plus comme objet de connaissance mais, par la médiation de son signe linguistique, comme instrument de construction d'un discours. C'est ce rôle que nous proposons de désigner par le terme

14. Jean Michel BERTHELOT (1982), *Recherches sociologiques*, vol. XIII, n^{os} 1-2, pp. 59-65.

15. On peut expliciter rigoureusement cette situation au moyen de la formalisation suivante :

(1a) (d(e) D) → o

(1b) D₁, D₂, D₃,... → o₁, o₂, o₃,...

où (1a) signifie qu'un objet o résulte de l'inscription d'un donné d'expérience (d(e)) dans un discours déterminé (D) et où (1b) désigne la pluralité d'objets que peuvent par là définir divers discours.

16. Si nous choisissons d'exprimer de tels discours par le symbole P, la formule (1a) ci-dessus peut devenir :

(2) [(d(e) P) → D] → o

signifiant que le discours de connaissance (D) générateur de l'objet o se constitue dans une situation de connaissance déjà marquée par l'insertion du référent visé (d(e)) dans un ou des discours pratiques donnés (P).

17. Nous la symboliserons de la façon suivante :

(3) [(d(e)E D) → o] → [s → D]

La première partie de la relation est la formule de la construction de l'objet. Mais celle-ci, au lieu de se développer circulairement selon le processus de la détermination empirique de l'objet, s'inscrit dans un autre fonctionnement discursif usant des caractéristiques proprement langagières du signe désignant l'objet (s) comme instrument de construction discursive.

d'opérateur discursif et que nous analysons comme la manifestation et l'effet d'un régime discursif déterminé.

Les similitudes mises en évidence entre les rôles tenus par les références corporelles au sein de deux programmes scientifiques aussi différents que celui de l'interactionnisme symbolique et du structuralisme génétique nous confirment que nous accédons par elles à un niveau discursif situé en amont des oppositions programmatiques et dont il serait tout à fait aisé de montrer un fonctionnement identique dans de multiples textes sociologiques antérieurs ou postérieurs.

Cette insertion, le plus souvent méconnue et non maîtrisée, du corps et des références corporelles dans un régime discursif dont nous avons vu plus haut la logique permet alors de comprendre le fantasme récurrent du retour à Mauss : récurrent, car l'immédiate certitude de notre perception du corps, débarrassée des interdits dont la frappe la métaphysique classique et confortée par le développement d'une culture corporéiste, invite périodiquement à retenter l'aventure d'une constitution du corps comme objet de connaissance sociologique ; fantasme, car ce référent extérieur dont on veut produire la connaissance spécifique est déjà présent dans le discours comme instrument générique.

Faut-il en conclure qu'une sociologie du corps est irrémédiablement vouée à l'échec ? Ce n'est pas la leçon que, pour notre part, nous tirerions de cette analyse. L'histoire passée des sciences a montré à quelle point une telle situation, que Bachelard qualifiait d'obstacle épistémologique, était fréquente. L'intérêt peut-être de cette étude est de comprendre que l'obstacle n'est pas seulement du côté de l'imaginaire ou de l'idéologie, mais qu'il peut se trouver dans le fonctionnement même d'un régime discursif, qu'il importe donc d'analyser, si on veut le dépasser.

Jean Michel BERTHELOT

Institut de sciences sociales Raymond-Ledrut

Université de Toulouse Le Mirail

5, allée Antonio-Machado

31058 Toulouse cedex, France

RÉSUMÉ

Cet article s'interroge sur la place tenue par le terme « corps » dans le discours sociologique et, simultanément, sur les raisons de la difficile émergence d'une sociologie du corps. Il pense mettre en évidence celles-ci en révélant le régime discursif spécifique au sein duquel est inséré le terme « corps ». Désignant non pas d'abord un objet de connaissance, celui-ci y apparaît comme l'instrument d'une véritable « mise en corps » du je définissant et autorisant un véritable espace de crédibilité pour les théories concernées. Les exemples tirés de l'œuvre de Goffman et de Pierre Bourdieu semblent étayer cette thèse.

SUMMARY

This paper examines simultaneously the place of the term "body" in sociological discourse and the reasons for the difficulties in the emergence of a sociology of the body. The author illustrates these reasons by identifying the specific discursive system within which the term "body" is to be found. Designating in the first place not an object of knowledge, this term appears as the instrument of a real embodiment of the self, which defines and authorizes a real and credible space for the theories in question. Examples taken from Goffman's and Pierre Bourdieu's work seem effectively to support this thesis.

RESUMEN

Este artículo se interroga sobre el lugar que ocupa el término « cuerpo » en el discurso sociológico y, simultáneamente, sobre las razones del difícil surgimiento de una sociología del cuerpo. El artículo cree poner en evidencia estas razones al revelar el régimen discursivo específico en el seno del cual está inserto el término « cuerpo ». Sin designar en un comienzo un objeto de conocimiento, éste aparece como un instrumento de una verdadera « puesta en cuerpo » del yo, definiendo y autorizando un verdadero espacio de credibilidad para las teorías concernientes. Los ejemplos sacados de las obras de Goffman y de Pierre Bourdieu parecen sostener correctamente esta tesis.